

PETIT-LOUIS
FILS D'UN CHARBONNIER ET FILLEUL DU
ROI DE FRANCE

Setu aman eur gaoz ha na eus enhi gaou

Nemet eur gir pe daou.

Voici un conte dans lequel il n'y a de mensonge

Qu'un mot ou deux.

Le fils d'un roi de France s'égara un jour, en chassant dans une forêt. Et il était fort embarrassé, car la nuit était venue. Après avoir longtemps marché, au hasard, il vit enfin une lumière, au loin. Il se dirigea vers cette lumière et arriva près de la hutte d'un charbonnier. Il y entra et aperçut au fond un vieillard, assis tout seul près du feu. Celui-ci eut peur, en voyant entrer dans sa pauvre hutte un seigneur si bien mis.

— N'ayez pas peur, mon brave homme, lui dit le prince, car je ne vous veux pas de mal ; je me suis égaré, en chassant dans la forêt. La nuit m'a surpris, et si vous vouliez me donner l'hospitalité jusqu'au matin, vous me feriez plaisir.

— Oui, sûrement, monseigneur, mais vous serez fort mal ici : ma femme est dans son lit, près d'accoucher, et je n'ai ni nourriture ni lit à vous offrir, à moins que vous ne vouliez manger de notre pain d'orge et coucher sur le grenier.

— Que cela ne vous tourmente pas, je me contenterai de ce qu'il y aura.

La femme du charbonnier accoucha dans la nuit, et elle donna le jour à un gros garçon. C'était leur neuvième enfant. — Au matin, quand le prince descendit de

dessus le grenier, couvert de brins de paille et de toiles d'araignées, il demanda à voir la mère, et il la trouva couchée sur de la paille, au bas de la hutte.

— Ah ! mon Dieu, ma pauvre femme, s'écria-t-il, cela fait pitié de vous voir en cet état !

Et il donna de l'argent au charbonnier, pour aller acheter du pain blanc, de la viande, du vin et tout ce dont on avait un besoin pressant ; et pendant ce temps, il resta, seul, près de la femme.

— Je serai le parrain de votre enfant, lui dit-il ; avez-vous une marraine ?

— Non, sûrement, monseigneur ; c'est notre neuvième enfant, et, comme nous sommes pauvres, nous avons bien de la peine à trouver des parrains et des marraines pour nos enfants.

— Je vous trouverai aussi une marraine, et le baptême aura lieu dans trois jours.

Le vieux charbonnier revint, chargé de provisions. Il conduisit alors son hôte hors du bois, le remit sur la bonne route, et, avant de se séparer, le prince lui donna tout l'argent qu'il avait sur soi.

Trois jours après, eut lieu le baptême, et jamais on n'avait vu pareille fête, au petit bourg du charbonnier. La marquise de Rozambo fut la marraine. L'enfant fut nommé Louis. Le parrain et la marraine distribuèrent de l'argent à profusion aux mendiants du pays, qui se trouvèrent tous là, et ils n'oublièrent pas le père de leur filleul, vous pouvez bien le penser. Le prince recommanda au charbonnier d'envoyer son fils à l'école, quand il serait en âge d'y aller, et il lui remit une lettre que son filleul devait lui rapporter lui-même, dans son palais, quand il pourrait la lire. Puis ils partirent.

Le vieux charbonnier et sa femme étaient riches, à présent, et ils firent bâtir une belle maison, au milieu de la forêt, en face de leur pauvre hutte, qu'ils conservèrent, pourtant en souvenir de leur temps de misère.

L'enfant venait à merveille. On l'envoya à l'école, quand il eut l'âge d'y aller, et il apprenait tout ce qu'il voulait. Bientôt il put lire la lettre laissée à son père par son parrain, et il vit alors que celui-ci était le roi de France lui-même et qu'il lui disait d'aller le voir, dans son palais. Son père lui acheta un beau cheval, pour aller à Paris, et lui recommanda, avant de se mettre en route, de ne voyager ni avec un bossu, ni avec un boiteux, ni avec un *Cacous* ^[1] Il partit, content et joyeux. Mais, il n'était pas loin encore quand il rencontra un bossu.

— Où vas-tu ainsi, Petit-Louis, filleul du fils du roi de France ? lui demanda le bossu. (Ou l'avait surnommé Petit-Louis, à cause de sa petite taille.)

— Je vais voir mon parrain.

— Je veux aller avec toi aussi.

— Non, non ! ne me suis pas !

— Si, si ! j'irai avec toi.

Et le bossu sauta lestement sur la croupe du cheval. Comme Petit-Louis ne pouvait se débarrasser de lui, il retourna à la maison, et conta l'aventure à son père.

Deux jours après, il se remit en route, et il rencontra un boiteux.

— Où vas-tu ainsi, Petit-Louis, filleul du fils du roi de France ? lui demanda le boiteux.

— Voir mon parrain.

— Je veux aller avec toi aussi.

— Non, certainement, tu ne viendras pas. Et il mit son cheval au galop : mais, il avait

beau faire, le boiteux était toujours à la tête du cheval. Ne pouvant s'en débarrasser, Petit-Louis retourna encore à la maison.

— Comment, tu reviens encore ? lui dit son père, en le voyant arriver. Eh ! bien, puisqu'il en est ainsi, tu resteras, à présent, à la maison.

Petit-Louis alla trouver sa mère, en pleurant. Celle-ci joignit ses prières à celles de son fils et le vieux charbonnier consentit à le laisser partir, une troisième fois ; mais, cette fois, il ne lui donna pas un beau cheval, comme précédemment, mais bien son vieux cheval de charbonnier, une vieille rosse qui avait plus de vingt ans.

— C'est égal, pensa Petit-Louis, nous irons quelque part, car, cette fois, je suis bien décidé à ne pas revenir sur mes pas. Allons, ma pauvre bête, dit-il au vieux cheval, en montant dessus, porte-moi à la cour du roi de France, mon parrain.

Et il partit. Vers le soir, comme il longeait un grand bois, il remarqua sur un arbre une plume qui brillait comme le soleil. Il s'arrêta, tout étonné, pour la contempler. — Qu'est-ce que cela peut être, cette plume-là ? se disait-il en lui-même. C'est, sans doute, une plume de la queue du paon de la Princesse aux cheveux d'or, qui demeure dans un palais d'argent, et dont j'ai si souvent entendu parler ; il faut que j'essaie de l'avoir.

— Laissez cette plume-là, mon maître, et poursuivez votre chemin ! lui dit tranquillement son cheval.

— Une chose si belle, une merveille comme celle-là ! je serais, en vérité, bien sot de la laisser.

Et il descendit de son cheval, monta sur l'arbre et prit la plume merveilleuse. Il la mit à son chapeau et poursuivit sa route, content et fier de sa conquête. Il arriva, un instant après, près d'une fontaine, au bord de la route.

— Voilà, se dit-il, une fontaine dont l'eau doit être bien bonne : il faut que je descende pour y boire, car j'ai soif.

Comme il se penchait sur l'eau pour boire à même, un Cacous vint tout doucement, par derrière, le poussa violemment et le fit tomber dans le bassin ; puis, il prit la lettre du parrain, dans sa poche, courut au cheval et partit, au grand galop.

— Allons ! il faut convenir que je n'ai pas de chance ! se disait Petit-Louis, quand il eut parvenu à sortir de la fontaine. Me voir enlever ma lettre et mon cheval par cette vilaine bête ! Et que ferai-je, à présent ? Pour retourner à la maison, il n'y faut pas songer. Heureusement encore que ma belle plume m'est restée ! Eh ! bien, ma foi, je continuerai ma route, à pied, et, tôt ou tard, je finirai bien par arriver.

Pendant que Petit-Louis voyageait péniblement, mais plein de courage, le Cacous était arrivé à Paris. Il alla tout droit au palais, et demanda à voir le fils du roi.

— On n'entre pas ici de cette façon, jeune homme, lui répondit le portier du palais ; dites-moi d'abord qui vous êtes ?

— Qui je suis ? Petit-Louis, le filleul du fils du roi ! répondit-il avec fierté, et d'un ton assez insolent:

— Dites à mon parrain que je suis ici, ajouta-t-il.

On fit savoir au prince qu'un homme qui prétendait être son filleul demandait à le voir.

— Introduisez-le, tout de suite, dit le prince. Le Cacous fut introduit, et il présenta sa lettre.

— Oui, dit le prince, je reconnais cette lettre : mais, mon pauvre filleul, quelle tenue, et quelle mine tu as ! Quoiqu'il en soit, tu es toujours mon filleul et tu es le bienvenu.

Le prince donna l'ordre à ses valets de le peigner, de le laver et de l'habiller convenablement. Si vous aviez vu comme ce petit monstre était fier et vaniteux, alors, en se promenant par le palais et les jardins !

Environ quinze jours après, Petit-Louis arriva aussi à Paris. Il alla demander condition au palais du roi. Un valet d'écurie avait été renvoyé la veille, et il fut pris pour le remplacer. Ce fut avec une grande joie qu'il retrouva son vieux cheval, dans les écuries du palais.

— Te voilà donc, mon pauvre vieux cheval ? lui dit-il, en l'embrassant.

— Oui, mon bon maître ; mais, hélas ! que de peines et de travaux vous attendent ici ! Et tout cela parce que vous m'avez désobéi, en cueillant sur l'arbre de la forêt une plume de la queue du paon de la Princesse aux cheveux d'or, qui demeure dans son palais d'argent. Cette plume-là sera pour vous une source de maux et de tourments. Mais, je vous aiderai de mon mieux, et si vous m'obéissez, si vous faites bien exactement tout ce que je vous dirai, nous nous tirerons encore d'affaire et nous triompherons du maudit Cacous.

Le Cacous avait reconnu Petit-Louis, à son arrivée, et depuis, il était soucieux et rêvait aux moyens de se débarrasser de lui. Petit-Louis faisait un excellent valet d'écurie et, depuis son arrivée, les chevaux étaient mieux soignés et avaient beaucoup meilleure mine. Le roi le remarqua et lui en témoigna sa satisfaction. Il avait toujours sa plume merveilleuse et, toutes les nuits, il s'en servait pour éclairer son écurie, pendant qu'il s'occupait de ses chevaux. Une nuit, le Cacous remarqua une lumière éclatante dans l'écurie, et il alla aussitôt trouver le roi et lui dit : — Sire, votre nouveau valet d'écurie ne manquera pas d'incendier votre palais ; toutes les nuits, il illumine son écurie, comme une salle de festin, et je crois que vous feriez bien de le renvoyer, le plus tôt possible.

— Le renvoyer ! lui, le meilleur valet d'écurie que j'aie jamais eu ! Non certainement, je ne le renverrai pas. Et puis, je veux vérifier par moi-même si ce que vous dites est bien exact.

— Vous n'avez qu'à regarder par la fenêtre, tenez, et vous verrez si ce que je dis n'est pas parfaitement vrai.

Le roi s'approcha de la fenêtre, et s'écria aussitôt :

— Dieu, la belle lumière ! ceci ne me paraît pas naturel, et je veux aller voir moi-même.

Et il descendit dans la cour et s'approcha tout doucement de la porte de l'écurie. Mais, Petit-Louis, qui avait entendu quelque bruit, serra, vite, sa plume merveilleuse, et l'obscurité se fit aussitôt.

— N'importe, se dit le roi, demain soir, je prendrai bien mes précautions et je le surprendrai, car il faut que je sache d'où provient une lumière si brillante.

Le lendemain soir, le roi était, attentif, à sa fenêtre, et dès qu'il remarqua de la lumière dans l'écurie, il descendit, traversa la cour tout doucement et, d'un coup

de pied, il ouvrit la porte de l'écurie, qui du reste n'était pas bien close. Petit-Louis, surpris, n'eut pas le temps de cacher sa plume.

— Qu'est-ce que cette plume merveilleuse ? lui demanda le roi.

— Sire... pardon, sire...

— Dis-moi, vite, ce que c'est que cette plume ?

— Sire... c'est une plume de la queue du paon de la Princesse aux cheveux d'or, qui demeure dans son château d'argent.

— C'est bien ; il y a assez longtemps que je désire posséder cette plume-là.

Et il l'emporta, et, toutes les nuits, il s'en servait ensuite pour éclairer son palais et ses jardins.

Petit-Louis regrettait beaucoup sa plume. Son cheval lui dit :

— Hélas ! à présent, vont commencer nos travaux et nos peines.

Quelques jours après, le Cacous dit à son parrain (car son parrain était roi à présent, son père étant mort) :

— Si vous saviez, mon parrain, de quoi s'est vanté Petit-Louis ?

— De quoi donc s'est-il vanté ?

— Il a dit qu'il était capable de vous amener dans votre palais la Princesse aux cheveux d'or, qui demeure dans son château d'argent.

— Il a dit cela ?

— Il l'a dit, je vous l'affirme.

— Bien ! bien ! dis-lui de venir me trouver, sur-le-champ.

Et Petit-Louis reçut l'ordre de se rendre devant le roi. Il y alla, tout tremblant, et n'augurant rien de bon.

— Comment, valet, lui dit le roi, tu t'es vanté d'être capable de m'amener ici, dans mon palais, la Princesse aux cheveux d'or, qui demeure dans son château d'argent ?

— Jamais, mon roi, je n'ai dit un mot de cela !

— Tu l'as dit, et il faut que tu le fasses !

— Et comment voulez-vous, sire...

— Tais-toi ! et fais ce que tu as dit, ou il n'y a que la mort pour toi !

— Laissez-moi, au moins, une nuit pour réfléchir et songer aux moyens de mener à bonne fin une telle entreprise.

— Oui ; mais, il faudra partir demain matin. Petit-Louis rejoignit son cheval, bien triste, et lui raconta tout.

— Quand je vous disais de ne pas toucher à cette plume ! lui dit le cheval. Mais, ce que nous avons à faire, à présent, c'est d'unir nos efforts pour nous tirer de là, de notre mieux. Écoutez-moi donc, et faites exactement comme je vais vous dire. Allez trouver le roi et dites-lui qu'il vous faut trois mulets chargés de pain, trois chargés de viande et trois autres chargés de gruau, et enfin moi, pour vous porter. Plus tard, je vous dirai quel usage vous devez faire de toutes ces provisions.

Petit-Louis retourna auprès du roi, qui lui fit donner tout ce dont il disait avoir besoin.

Il se mit alors en route, monté sur son vieux cheval et suivi des neuf mulets chargés des provisions que vous savez. Ils arrivèrent, sans tarder, dans un bois, où ils furent entourés de toutes sortes de bêtes fauves, lions, sangliers, loups, renards et autres, qui paraissaient affamés et montraient les dents de façon peu rassurante.

— Éventrez, vite, les sacs remplis de viande, dit le cheval à Petit-Louis, et jetez-en, à discrétion, à tous ces animaux-là !

Et Petit-Louis d'éventrer les sacs aussitôt, et de jeter de la viande autour de lui. Et lions, sangliers, loups et renards, de se précipiter dessus, et de jouer des dents ! Quand ils furent repus, un énorme lion s'avança vers Petit-Louis, et lui parla de la sorte :

— Mille grâces, Petit-Louis, filleul du roi de France ! tu nous as sauvés, car nous allions tous mourir de faim. Je suis le roi de tous les animaux à quatre pattes, et si jamais tu as besoin de moi ou des miens, appelle-nous, et nous arriverons.

— Merci bien, dit Petit-Louis, ce n'est pas de refus.

Et il poursuivit sa route. Il arriva bientôt au bord d'un grand étang, tout couvert d'oies. Les oies, en les voyant, lui et son cheval, sortirent de l'eau et coururent après eux, en faisant : waï ! waï ! waï ! !

— Jette, vite, du pain autour de toi ! dit le cheval à Petit-Louis.

Et le voilà de jeter du pain, à droite, à gauche, de tous côtés. Et les oies de manger avec avidité ! Quand elles furent repues, la plus grande du troupeau s'avança vers Petit-Louis et lui parla ainsi :

— Notre bénédiction soit avec toi, Petit-Louis, filleul du roi de France ! Je suis la reine des oies, et si jamais tu as besoin de moi, ou des miens, appelle, et nous arriverons.

Puis les oies s'en retournèrent à leur étang.

— Allons ! se disait Petit-Louis à lui-même, si les hommes sont contre moi, les chers animaux du bon Dieu sont de mon côté, et cela me console.

Et ils continuèrent leur route. Comme ils traversaient un grand bois, ils se virent tout à coup enveloppés par une armée de fourmis grandes comme des lièvres, et quelques-unes comme des moutons. Il y en avait en si grand nombre, que le cheval ne pouvait plus avancer.

— Éventre, vite, les sacs remplis de gruau, et jettes-en autour de toi ! dit-il, en voyant cela.

Petit-Louis éventra les sacs et répandit le gruau par terre. Et les fourmis de se précipiter dessus, et de se régaler ! Quand elles furent repues, la plus grande s'avança vers Petit-Louis, et parla ainsi :

— Notre bénédiction soit avec toi, Petit-Louis, filleul du roi de France ! Nous mourions toutes de faim, ici, et tu nous a sauvées. Je suis la reine des fourmis : si jamais tu as besoin de moi ou de miens, appelle, et nous arriverons !

Et elles s'en allèrent ensuite.

Petit-Louis continua sa route, un peu rassuré par ce qu'il voyait et entendait. Il arriva alors sur le rivage de la mer.

— A présent, lui dit son vieux cheval, nous allons nous séparer, pour quelque temps. Tu trouveras sur la grève une petite barque. Monte dessus, sans crainte, et elle te conduira dans l'île où se trouve la Princesse aux cheveux d'or, dans son

château d'argent. Mais avant de t'embarquer, tu verras sur le sable un petit poisson, hors de l'eau et près de mourir. Prends avec soin ce petit poisson, dans ta main, et remets-le dans l'eau ; plus tard, tu auras besoin de lui. Vas, à présent, et me laisse ici ; au retour, tu me retrouveras.

Petit-Louis embrassa son vieux cheval, et marcha vers la mer. En arrivant sur la grève, il vit aussitôt le petit poisson. Il avait la bouche ouverte, et c'est à peine s'il remuait encore un peu la queue. Il le prit avec précaution dans sa main et le remit dans l'eau. Alors le petit poisson sortit sa tête, et parla ainsi :

— Ma bénédiction soit avec toi, Petit-Louis, filleul du roi de France ! je suis le roi des poissons, et si jamais tu as besoin de moi ou des miens, appelle-moi et j'arriverai.

Puis il replongea dans l'eau et disparut.

Petit-Louis trouva facilement, sur le rivage, la barque dont lui avait parlé son cheval. Il monta dessus, et la barque partit aussitôt, d'elle-même, et le conduisit à une île, assez loin du rivage. Il débarqua, s'avança dans l'île et ne tarda pas à voir un château comme il n'en avait jamais vu encore. Il était tout d'argent massif, et quand le soleil donnait dessus, nul ne pouvait le regarder, sans être ébloui. La porte de la cour était grande ouverte, et il entra. Voyant une autre porte ouverte, il entra encore, et se trouva dans une vaste cuisine, où tout brillait et resplendissait.

— Bonjour à vous, Princesse, dit-il à une belle fille qu'il vit là.

— Je ne suis pas la Princesse, lui dit celle-ci, je ne suis que sa cuisinière.

— Elle a, alors, une bien belle cuisinière ! reprit Petit-Louis.

Ce qui flatta la jeune fille.

Apercevant alors une des femmes de chambre de la Princesse, plus belle encore que la cuisinière, il s'avança vers elle, et lui dit :

— Bonjour à vous, Princesse admirable !

— Je ne suis pas la Princesse, lui répondit encore celle-ci, je ne suis que sa femme de chambre.

— Dieu, quelle merveille est donc votre maîtresse !

On le conduisit jusqu'à la chambre de la princesse.

— Bonjour à toi, Petit-Louis, filleul du roi de France ! lui dit celle-ci, en le voyant : tu viens ici dans le dessein de m'emmener, je le sais. Cela, mon pauvre garçon, n'est pas chose facile. Mais, soupçons toujours, puis, nous verrons.

Et Petit-Louis s'assit à la table de la Princesse : mais, il ne mangea guère ; il demeurait en extase devant elle, tant elle était belle !

— Faisons une partie de cartes, dit la Princesse, quand elle eût fini de souper.

Et ils se mirent à jouer aux cartes. Petit-Louis perdait à tout coup. Une envie de dormir insurmontable lui vint tout-à-coup et il demanda la permission de se retirer dans sa chambre.

— Comment oses-tu parler de dormir ? lui dit la Princesse. Ce n'est pas en dormant que tu viendras à bout de me tirer d'ici ! Viens avec moi, que je te fasse voir le travail que tu as à exécuter, cette nuit, pour commencer.

Et elle le conduisit dans un pré, où il y avait trois étangs. Un d'eux était rempli d'eau, le second était plein de vase noire, et le troisième était vide. Elle lui dit : Voici trois étangs, dont le premier est rempli d'eau, le second est rempli de vase noire, et le troisième est vide. Il faut qu'avant le jour, tu aies desséché le

premier, transporté toute l'eau et tous les poissons qui s'y trouvent dans le troisième, et enlevé toute la vase du second, et tout cela, il faudra le faire avec cette coquille de patelle (*brinic*).

Et elle lui donna une petite coquille et ajouta : — Tu dormiras ensuite, si tu en trouves le temps. — Puis, elle s'en alla.

Voilà notre pauvre Petit-Louis fort embarrassé, vous pouvez bien le croire ! Que faire, mon Dieu ? se disait-il ; et qui pourrait exécuter un pareil travail ? — Et il se mit à pleurer. — Peut-être, pensa-t-il tout-à-coup, que la reine des oies avec tous les siens... elle m'avait recommandé de l'appeler, si jamais je me trouvais avoir besoin d'elle ; il faut que je l'appelle, pour voir.

*Par les eaux ou par l'air,
Reine des oies, venez m'aider !*

Et tôt après qu'il eût prononcé ces paroles, il entendit un grand bruit d'ailes au-dessus de sa tête. Il leva les yeux, et vit la reine des oies qui arrivait à son appel, accompagnée de toute une armée de ses sujets.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Petit-Louis, filleul du roi de France ? demanda-t-elle, en descendant auprès de lui.

Et Petit-Louis lui expliqua le travail que lui avait donné à faire la Princesse, pour le lendemain matin.

— Si ce n'est que cela, lui dit la reine des oies, soyez sans inquiétude, ce sera terminé avant le jour.

Alors, elle expliqua à ses oies ce qu'il y avait à faire ; et les voilà toutes au travail, avec une ardeur sans pareille, transportant l'eau et les poissons du

premier étang dans le troisième, et enlevant la vase qui se trouvait dans le second. Avant le jour, tout était terminé. Petit-Louis les remercia, et elles s'envolèrent aussitôt.

Quand vint la Princesse, au lever du soleil, elle fut bien étonnée, je vous prie de le croire.

— C'est parfait ! dit-elle ; allons déjeuner, à présent, car tu dois avoir bon appétit.

Et ils retournèrent au château et déjeunèrent ensemble.

Après déjeuner, ils passèrent la journée à se promener, dans les bois dans et les jardins du château. Puis, le soir venu, ils soupèrent encore ensemble et firent leur partie de cartes, comme la veille. Comme la veille aussi, l'envie de dormir s'empara de Petit-Louis et il demanda la permission de se retirer dans sa chambre.

— Tout le travail n'est pas encore fait, il s'en faut ; lui dit la Princesse. Viens, que je te montre ta tâche de cette nuit.

Et elle le conduisit dans le grenier du château, où il y avait un énorme tas de blé de trois grains, froment, avoine et orge

— Il te faudra, pour demain matin, au lever du soleil, séparer ces grains, mettre chaque espèce dans un tas à part, de telle sorte qu'il ne se trouve dans aucun des trois tas un seul grain d'une nature différente.

Ayant dit cela, la Princesse se retira, et Petit-Louis, resté seul, était, pour le moins, aussi embarrassé que la veille.

— Quel travail ! se disait-il ; qui pourrait jamais s'en tirer ? Et qui appeler à mon secours, cette fois ? La reine des fourmis ! Il faut que je l'appelle ; elle aussi m'a promis son secours, au besoin.

*O bonne reine des fourmis,
Venez à mon aide, je vous prie !*

Aussitôt les fourmis envahirent le grenier, en si grand nombre, qu'une épingle n'eut pu trouver de place où tomber sans en toucher une.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Petit Louis, filleul du roi de France ? demanda la reine.

Et Petit-Louis lui expliqua ce que demandait la Princesse.

— Soyez sans inquiétude, lui répondit-elle, ce sera fait à temps, et bien fait.

Aussitôt toutes les fourmis se mirent à l'ouvrage. Elles firent trois tas, un de chaque sorte de grain, et, avant le jour, tout était terminé et parfait.

Quand la Princesse vint, au lever du soleil :

— L'ouvrage est-il terminé ? demanda-t-elle.

— Oui, Princesse ; répondit Petit-Louis.

— Et bien fait ?

— Examinez, Princesse.

Et elle prit une poignée de grains de chaque tas, et l'examina de près. Elle n'y trouva rien à redire. Grand était son étonnement.

— Parfait ! dit-elle ; allons déjeuner, à présent.

Et ils déjeunèrent, puis passèrent encore la journée à se promener ensemble, jusqu'à l'heure du souper. Après souper, comme ils faisaient leur partie de cartes, Petit-Louis fut encore pris de sommeil.

— Il y a encore de l'ouvrage à faire ici, lui dit la Princesse ; viens, que je te montre la tâche de cette nuit.

Ils passèrent par la cuisine : Petit-Louis y prit un quartier de veau, qu'il vit sur la table, et le cacha sous son manteau. La Princesse l'enferma dans la cage d'un lion, qui n'avait rien mangé depuis huit jours, mit la clef dans sa poche, puis elle s'en alla, en disant :

— Demain matin, je viendrai savoir de tes nouvelles !

Petit-Louis ne perdit pas la tête. Il jeta son quartier de veau au lion, qui se précipita dessus, et, pendant que l'animal affamé le dévorait, il eut le temps de dire :

Roi des lions, à mon secours !

Je suis perdu, si tu n'accours !

Et le roi des lions arriva aussitôt et défendit au lion en cage de faire aucun mal à Petit-Louis. Avant de partir, il dit encore à celui-ci : — à présent, vous direz à la Princesse qu'il faut qu'elle vous accompagne à la cour du roi de France. Elle essaiera de vous retenir dans son château, vous disant que tout ce qui s'y trouve vous appartient, que vous n'aurez plus rien à faire que vous promener, vous divertir et vivre comme un prince ; mais, fermez l'oreille à ces douces paroles, et emmenez-la.

Et le roi des lions s'en alla, alors.

Le lendemain matin, au lever du soleil, quand la Princesse vint, elle fut bien étonnée de retrouver Petit-Louis en vie, et de le voir jouer avec le lion, dans sa cage, comme avec un chien.

— Quel homme est-ce-donc ? pensa-t-elle ; puis, s'adressant à Petit-Louis :

— Allons déjeuner ! lui dit-elle.

— Non, Princesse ; nous allons partir, à présent, pour la cour du roi de France, puisque j'ai accompli tous les travaux que vous m'avez imposés.

— Bah ! reste ici avec moi ; nous ne saurions être mieux nulle part que dans mon château d'argent. Nous nous marierons, et nous vivrons heureux ici, où rien ne nous manquera.

— Non, non ! j'ai accompli les travaux qu'il vous a plu d'exiger de moi ; à présent, tenez votre parole, et partons, sur-le-champ.

— Eh ! bien, puisqu'il le faut, laisse-moi au moins le temps de fermer les portes de mon château et d'emporter mes clefs.

Et elle ferma les portes de son château, en mit les clefs dans sa poche, puis, ils se dirigèrent vers le rivage de la mer. La barque qui avait amené Petit-Louis l'y attendait. Ils y entrèrent, la barque partit d'elle-même, et, en peu de temps, ils furent rendus sur le rivage opposé. La Princesse, à l'insu de Petit-Louis, avait, pendant le trajet, jeté les clefs de son château dans la mer.

Quand ils prirent terre, le vieux cheval de Petit-Louis les attendait.

— Mettez la princesse en selle, — dit le cheval à son maître, — et vous, mettez-vous sur ma croupe, derrière elle, pour qu'elle ne puisse vous échapper.

Ainsi il fut fait, et ils partirent.

Quand le roi, qui était déjà vieux, vit combien la Princesse aux cheveux d'or était belle, il en devint éperdument amoureux et prétendit l'épouser, sur-le-champ.

— Tout doucement ! lui dit la Princesse ; il faut qu'auparavant vous me fassiez transporter ici mon château d'argent, car je ne veux pas habiter le vôtre.

Voilà le vieux roi bien embarrassé ! Comment s'y prendre pour transporter ainsi tout d'une pièce le château de la princesse ?

— Bah ! mon parrain, dit le Cacous, pourquoi vous inquiéter de la sorte ? Celui qui vous a amené la princesse, vous apportera aussi son château, sans doute.

Le roi fit appeler encore Petit-Louis, et lui dit que, sous peine de la mort, il lui fallait apporter le château d'argent de la princesse.

— Et comment, sire, pouvez-vous me demander une chose si déraisonnable ?

— Ah ! il n'y a pas à dire, il te faudra le faire, sous peine de mort !

— Allons ! j'essaierai, puisqu'il n'y a pas moyen de vous faire entendre raison.

Petit-Louis revint vers son cheval, triste et soucieux, et lui fit part de l'ordre insensé du roi.

— Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines ! dit le cheval. Retourne auprès du roi, et dis-lui qu'avant de te mettre en route, il faut qu'il te fournisse deux bâtiments, l'un chargé de pain et de viande, et l'autre vide, pour recevoir le château.

On fournit à Petit-Louis les deux bâtiments et les provisions qu'il demandait, et il partit.

Quand il débarqua dans l'île où était le château d'argent, il vit sur le rivage deux lions qui se battaient, cherchant à se dévorer réciproquement, car ils mouraient de faim. Petit-Louis leur jeta de la viande, à discrétion, et, quand ils furent rassasiés, ils lui dirent: — Merci, Petit-Louis, filleul du roi de France ; nous allons nous entre-dévorer, si tu n'étais venu à notre secours : mais, si jamais tu as besoin de nous, appelle et nous arriverons aussitôt.

— Ma foi ! mes pauvres bêtes, j'ai assez besoin de vous, dès à présent. Le roi de France m'a envoyé ici avec ordre de lui transporter devant son palais le château d'argent de la Princesse aux cheveux d'or. Or, comment pourrai-je jamais le faire, si vous ne me venez en aide ?

— Si ce n'est que cela, sois tranquille, ce sera bientôt fait !

Et les deux lions coururent au château, comme deux enragés, le déracinèrent du rocher sur lequel il était bâti, et le transportèrent, tout d'une pièce, sur le bateau.

Petit-Louis les remercia, et partit aussitôt, emportant le château d'argent de la Princesse aux cheveux d'or.

Quelque temps après, le vieux roi de France, en s'éveillant, un matin, fut bien étonné de voir comme le temps, paraissait beau et clair. Il alla à sa fenêtre : — Holà ! s'écria-t-il aussitôt, Petit-Louis est arrivé avec le château d'argent de la Princesse aux cheveux d'or !

Et il courut avertir la Princesse.

— Votre château est arrivé, Princesse ! lui cria-t-il. Dieu, qu'il est beau, quand le soleil donne dessus ! A présent, nous allons nous marier, n'est-ce pas ?

Et il dansait, il sautait, le vieux roi, et ne se possédait pas de joie.

— Doucement, lui dit la Princesse, qui ne paraissait pas si contente ; le château est arrivé, c'est bien ; mais, les clefs ! je n'en ai pas les clefs, et ni moi, ni vous, ni personne au monde ne pourra jamais y entrer, jusqu'à ce qu'on m'ait retrouvé mes clefs !

— Mais, où donc sont-elles, ces clefs ? demanda le roi.

— Hélas ! pendant la traversée, elles me sont échappées des mains et sont tombées dans la mer, et je crains bien qu'on ne les retrouve jamais !

Et voilà le pauvre roi désolé, à cette nouvelle, au milieu de sa plus grande joie !

— Comment retrouver ces maudites clefs ? s'écriait-il, avec désespoir.

— Pour moi, dit le Cacous, je ne vois qu'un homme au monde en qui l'on puisse avoir quelque espoir ; c'est celui à qui vous devez déjà d'avoir ici la Princesse et son château.

— C'est vrai, répondit le roi ; dites-lui de venir me parler, vite !

On avertit Petit-Louis, et le voilà encore devant le roi.

— Je te dois déjà, mon garçon, d'avoir ici la Princesse aux cheveux d'or et son château d'argent ; mais, les clefs ? les clefs du château manquent, et il faut les avoir pour y entrer.

— Et où sont-elles, sire ? demanda Petit-Louis.

— Pendant la traversée, la Princesse les a laissées tomber dans la mer, et il faut que tu me les retrouves.

— Comment pouvez-vous, sire, exiger d'un homme une chose semblable ?
retrouver des clefs, au fond de la mer ! Songez-y donc !...

— Il n'y a pas à dire ; il faut que tu me les retrouves, où il n'y a que la mort pour
toi !

Petit-Louis revint vers son cheval, plus triste que jamais, et lui raconta ce que le
roi demandait encore.

— Cette fois, il me faudra aller avec toi, lui dit le cheval. Mais, retourne auprès
du roi et dis-lui qu'il te faut, avant de te mettre en route, ma charge d'or et
d'argent. Tout le long de la route, tu distribueras cet argent et cet or aux
mendiants et aux malheureux que tu rencontreras. Quand tu arriveras sur le
rivage de la mer, tu appelleras le petit poisson à qui tu as déjà sauvé la vie. C'est
celui-là qui te secourra, cette fois.

Petit-Louis retourna auprès du roi, qui lui accorda facilement sa demande et, le
lendemain matin, il se remit en route, avec son vieux cheval. Ils se dirigèrent du
côté de la mer.

Arrivés sur le rivage, Petit-Louis s'avança au bord de l'eau et dit :

Roi des poissons de mer, accours,
Viens, vite, vite, à mon secours !

Aussitôt le petit poisson sortit sa tête de l'eau et dit :

— Qu'y a-t-il pour votre service, Petit-Louis, filleul du roi de France.

— La Princesse aux cheveux d'or a laissé les clefs de son château d'argent
tomber au fond de la mer, et le roi de France m'envoie les lui chercher, et il faut
que je les lui rapporte, sous peine de la mort !

— C'est bien ; soyez sans inquiétude, car si les clefs se sont quelque part dans mon royaume, elles seront retrouvées, sans retard.

Le petit poisson, qui était le roi de tous les poissons de la mer, replongea alors sous l'eau, se rendit à son palais, et là, il appela tous les poissons, du plus grand au plus petit, chacun par son nom, et leur demanda, à mesure qu'ils se présentaient, s'ils n'avaient pas vu, quelque part, les clefs du château de la Princesse aux cheveux d'or. Tous avaient répondu à l'appel, et aucun n'avait vu les clefs. Il n'y avait que la vieille qui ne s'était pas présentée. — Où est encore restée la vieille ? dit le roi ; elle est toujours en retard.

Enfin, elle arriva aussi, la tête passée dans un anneau et traînant un trousseau de clefs après elle. — Arrivez donc, la vieille ! où étiez-vous encore restée ? lui demanda le roi.

— J'accourais de mon mieux, ayant entendu prononcer mon nom, quand je remarquai au fond de la mer les belles choses que voici et je crus vous faire plaisir, mon roi, en vous les apportant. Voyez ce que c'est, je vous prie.

— Les clefs du château de la Princesse aux cheveux d'or ! s'écria le roi, dès qu'il les eût examinées ; c'est justement ce que je cherche !

Et il les prit et les porta aussitôt à Petit-Louis, qui attendait sur le rivage, non sans quelque inquiétude.

Petit-Louis remercia vivement le roi des poissons, puis, son vieux cheval et lui reprirent la route de Paris.

Voilà donc les clefs retrouvées et rendues à la Princesse. Celle-ci ouvrit alors la porte de son château. Dieu, les belles choses qu'il y avait là !

— Pour à présent, Princesse, dit le roi, vous ne pouvez plus reculer, et nous allons nous marier.

— C'est vrai, répondit-elle ; vous avez accompli tous mes désirs, tous mes souhaits ; à présent, nous nous marierons, quand vous voudrez. Et pourtant, j'aurais encore une petite chose à vous demander, auparavant ; mais, ce n'est rien, ce ne sera qu'un jeu pour celui qui a pu m'amener ici, m'apporter mon château et retrouver mes clefs au fond de la mer.

— Que désirez-vous encore, Princesse ? lui demanda le roi.

— Moi, sire, je n'ai que dix-huit ans, et vous, vous en avez plus de soixante: ne trouvez-vous pas que cela ne gâterait rien à l'affaire, si vous étiez un peu moins vieux ? Vous avez, sans doute, entendu parler de l'eau de vie et de l'eau de mort, avec lesquelles on peut se rajeunir ? Si nous avions deux fioles de ces eaux merveilleuses, on vous ferait revenir à l'âge de vingt ans, et alors, nous aurions du plaisir à vivre ensemble.

— Cela est bien vrai, répondit le roi ; il faut que nous ayons de l'eau de mort et de l'eau de vie ; mais, comment se les procurer ?

Le Cacous, qui se trouvait aussi quelque part par là, dit aussitôt :

— Mais, mon parrain, celui qui a amené ici la Princesse et qui lui a apporté ensuite son château et fait retrouver ses clefs, au fond de la mer, vous procurera ces eaux merveilleuses, sans peine, je n'en doute pas.

— C'est vrai, répondit le roi ; dites-lui de venir me parler.

Si bien que le pauvre Petit-Louis, qui se croyait au bout de ses peines, après les clefs retrouvées, reçut encore l'ordre d'apporter au roi deux fioles de l'eau de mort et de l'eau de vie, sous peine de mort.

— Il n’y aura donc pas de fin ? se disait-il ; pour le coup, c’en est fait de moi ! Comment pouvoir jamais réussir dans une pareille entreprise ? Il faut que ce vieux roi ait complètement perdu la tête !

Et il alla raconter la chose à son cheval, plus triste et plus soucieux que jamais.

— Jusqu’à présent, nous nous sommes bien tirés d’affaire, lui dit le cheval. Cette fois-ci, je ne répons de rien ; c’est notre dernière épreuve, mais, je crains bien que nous y succombions. Retourne vers le roi, et demande-lui encore ma charge d’argent et d’or, car je t’accompagnerai, dans ce voyage, et, sur ton chemin, tu feras l’aumône à tous les pauvres que tu rencontreras. Tu prendras aussi deux fioles, pour mettre l’eau de mort et l’eau de vie. Notre voyage sera long, bien long.

Petit-Louis obtint du roi l’argent et l’or qu’il lui fallait, et il se remit en route, avec son vieux cheval.

Après avoir longtemps battu les routes, ils arrivèrent dans une grande forêt, à environ trois lieues des deux fontaines merveilleuses

— A présent, dit le cheval à son compagnon, il te faudra me tuer...

— Dieu, que dites-vous là ? vous tuer ! je n’en aurai jamais le courage !

— Fais-le, puisque je te le dis. Quand je serai mort, tu m’ouvriras le ventre et tu te cacheras parmi mes entrailles encore chaudes. Un corbeau descendra alors sur mon corps, et un autre corbeau, qui sera dans l’arbre, au-dessus, lui demandera :

— Est-ce frais ? — Frais-vivant ! répondra le premier corbeau ; et alors, l’autre descendra aussi. Prends-les, tous les deux, si tu peux, ou du moins, un des deux, car autrement, nous sommes perdus. Si tu réussis à prendre les deux corbeaux, tu attacheras une fiole à chaque pied de l’un d’eux, puis, tu l’enverras te les remplir, aux fontaines de l’eau de mort et de l’eau de vie ; tu retiendras l’autre,

jusqu'au retour du premier. Quand on t'aura apporté les deux sortes d'eau, tu verseras sur mon corps quatre gouttes de l'eau de vie, et aussitôt je me relèverai, plein de vie, sain et sauf, jeune et plus vigoureux que jamais. Obéis de tout point, et nous retournerons encore à la maison.

Petit-Louis tua donc son cheval, puis il se cacha parmi ses entrailles encore chaudes. Tôt après, un corbeau descendit sur le cheval.

— Est-ce frais ? lui demanda un autre corbeau, sur la branche d'un arbre, au-dessus.

— Frais-vivant ! répondit le premier corbeau ^[2].

Et alors, celui qui était dans l'arbre descendit aussi sur le cheval mort.

Aussitôt Petit-Louis sortit vivement sa main, et prit un des deux corbeaux.

L'autre, voyant son compagnon captif, se mit à crier :

— Rends-moi ma femme ! rends-moi ma femme !

— Oui, répondit Petit-Louis, si tu m'apportes deux fioles pleines l'une de l'eau de mort et l'autre de l'eau de vie ?

— Oui, je le ferai.

— Viens ici, alors, que je t'attache mes deux fioles aux pieds.

Et le corbeau qui était en liberté (c'était le mâle), se laissa attacher les deux fioles aux pieds, puis il se mit encore à crier :

— Rends-moi, à présent, ma femme ! rends-moi, à présent, ma femme !

— Je ne la lâcherai que lorsque je tiendrai les deux fioles pleines.

Le corbeau mâle partit, alors. Il retourna au bout de trois jours. Mais hélas ! il n'avait pas d'eau ; ses deux fioles étaient vides. Et dans quel triste état il était, le pauvre animal ! Ses plumes étaient toutes brûlées, et il était à moitié mort !

— Tu n'apportes pas d'eau ? lui demanda Petit-Louis !

— Hélas ! non, je n'ai pas pu. Deux serpents à sept têtes gardent les deux fontaines, et ils vomissent du feu par toutes leurs gueules et brûlent tout ce qui s'approche à la distance d'une lieue à la ronde. Voyez en quel triste état ils m'ont mis !

Et en effet, c'était pitié de le voir.

Alors, Petit-Louis envoya la femelle, avec les deux fioles attachées à ses pieds. Celle-ci fut plus heureuse, et elle revint sans mal et rapportant les deux fioles pleines. Pour éprouver la vertu des eaux, Petit-Louis versa deux gouttes de l'eau de mort sur le pauvre corbeau qui avait été si maltraité, et il expira aussitôt. Puis, il versa sur lui deux autres gouttes de l'eau de vie, et il ressuscita, avec toutes ses plumes et aussi bien portant que jamais. —

C'est bien ! dit-il : et il rendit la liberté aux deux corbeaux. Puis, il s'occupa de ressusciter son cheval. Il versa sur son corps quatre gouttes de l'eau de vie ; et aussitôt l'animal se releva, plein de vie et de santé, et se mit à hennir. Il avait perdu l'usage de la parole.

Petit-Louis et son cheval reprirent la route de Paris, contents et heureux, car ils emportaient de l'eau de mort et de l'eau de vie, et ils savaient que leurs peines et leurs travaux étaient enfin terminés. Ils avaient été sept ans à faire leur voyage.

Quand le vieux roi les vit arriver avec les eaux merveilleuses, il se mit à danser et à sauter, comme un jeune homme, malgré son âge. Il demanda à être rajeuni, sur le champ, pour se marier avec la Princesse aux cheveux d'or.

La Princesse versa sur lui quatre gouttes de l'eau de mort, et aussitôt il cessa de vivre.

— Emportez cette charogne, et jetez-la à pourrir dans les fossés du château !
cria-t-elle, alors.

Et l'on fit comme elle avait ordonné.

Le Cacous, voyant cela, déguerpit, comme si le diable avait été à ses trousses. Il était temps !

Petit-Louis se maria avec la Princesse aux cheveux d'or ; et il y eut alors des festins, des jeux, des danses et des chants, pendant un mois entier. Le vieux charbonnier et sa femme, qui vivaient encore, furent aussi de la noce. La mère de ma trisaïeule, qui leur était un peu parente, fut aussi invitée ; et c'est ainsi que le souvenir de tout cela s'est conservé dans ma famille et que j'ai pu vous conter toutes ces choses comme elles se sont passées, sans mentir en rien, peut-être un mot ou deux seulement.